

Pierre Chapoutot

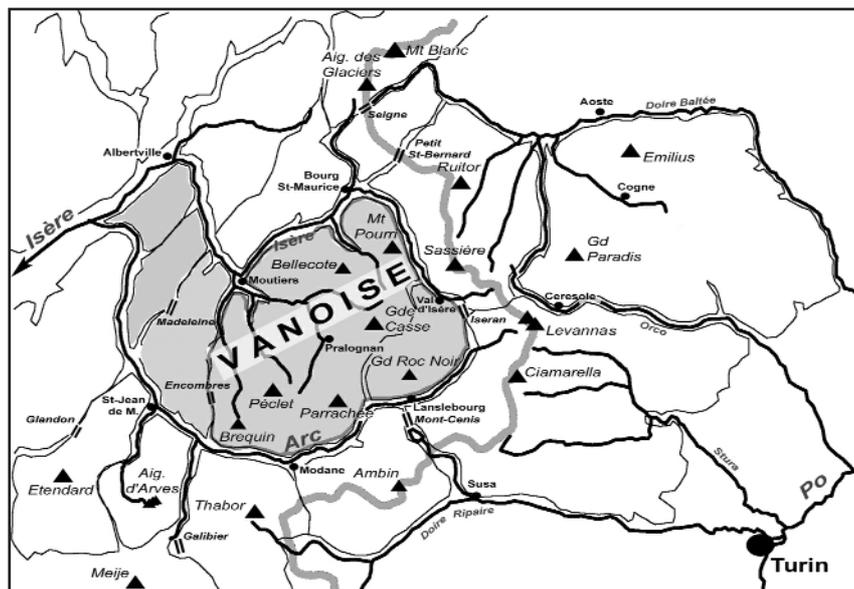
Le nom de la Vanoise

© *Pierre Chapoutot 2005*

Quand les montagnes perdent leur latin : l'étrange destin de la Vanoise

Les bonheurs de l'édition font que l'attention des alpinistes et des randonneurs est attirée sur le cas de la Vanoise et de ses espaces environnants. En douze mois, ce sont au moins trois publications nouvelles qui leur sont consacrées. C'est d'abord Philippe Deslandes et James Merel qui sortent une version actualisée de leur *Topo de la Vanoise*¹, troisième mouture d'une série entamée en 1989 avec un bien sympathique *Topo subjectif de la Vanoise*. Au même moment, le CAF et le CAI sortent en commun leur guide *Vanoise-Gran Paradiso des Alpes sans frontières*. Enfin, Glénat vient de nous proposer des *Sommets de Vanoise*, chargés de présenter les 45 plus belles courses faciles, sur un modèle déjà éprouvé pour les Ecrins. Ce bel ouvrage est signé de Patrick Col et Bernard Vion : un Mauriennais et un Tarin attelés à une entreprise commune, c'est mieux qu'une première – un événement !

Tout cela est de nature à émoustiller l'amateur de nouveaux territoires, mais il sera vite confronté à un motif de perplexité : si ces trois ouvrages mettent en avant le même vocable – la Vanoise – ils ne décrivent pas les mêmes régions... Le cas le plus flagrant est celui du guide CAF/CAI : sur la magnifique carte qui l'accompagne, il n'y a guère plus de 10 % qui appartiennent authentiquement à la Vanoise, sans que le reste soit dénommé, en-dehors du Grand Paradis. Chez Deslandes-Merel, la part monte à 57 %, mais comme le débordement est annoncé par le sous-titre (Tarentaise-Beaufortain), on donnera l'absolution. Chez Col-Vion, ce sont 22 ou 23 sommets sur 45 qui sont strictement localisables en Vanoise, tandis que 8 en sont nettement éloignés et 14 ou 15 en position litigieuse... Nous sommes donc en présence d'un qualificatif doté d'étranges facultés migratoires². Il est vrai que ce n'est pas un cas unique : chez l'ami Cambon, le vocable Oisans connaît une hypertrophie géographique réjouissante, et dans les Alpes-Maritimes c'est le mot Mercantour qui sert à désigner à peu près tout et n'importe quoi. Plus que jamais, les Français se plaisent à faire étalage de leur ignorance de la géographie...



En gris : la « poule savoyarde », cadrée entre la Tarentaise au nord (vallée de l'Isère) et la Maurienne au sud (vallée de l'Arc). La Vanoise au sens strict s'établit sur le réseau des Trois Vallées, entre Moûtiers et le fer à cheval délimité par les sommets de Pécellet, la Dent Parrachée, la Grande Casse et Bellecôte. L'usage lui a adjoint les massifs du Mont Pourri et du Grand Roc Noir.

La ligne grisée correspond au tracé de la frontière franco-italienne, qui partage les Alpes Grées entre les cols du Petit-Saint-Bernard et du Mont-Cenis, et les Alpes Cottiennes plus au sud. Le réseau de la Doire Baltée forme le versant méridional du Val d'Aoste, tandis que l'Orco, la Stura et la Doire Ripaire appartient au Piémont.

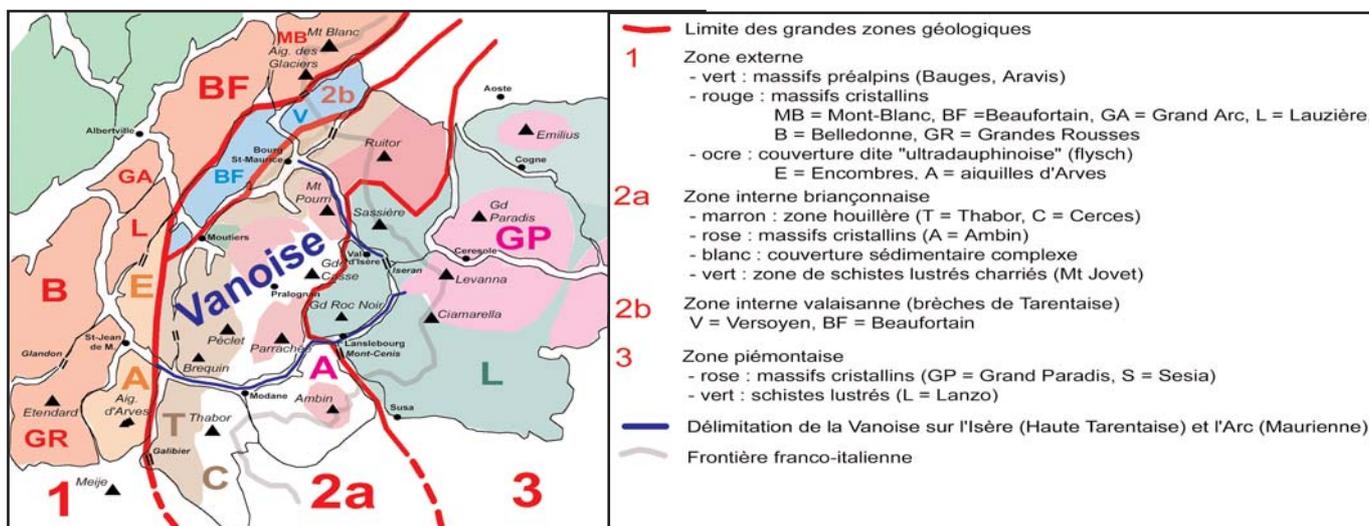
Qu'est-ce donc réellement que la Vanoise ? Premier problème : ce ne sont pas les géographes qui donneront la réponse. À l'instar de Raoul Blanchard, ils privilégient les notions de Tarentaise et de Maurienne, et la Vanoise n'apparaît qu'incidemment, comme un des éléments figurant à l'intérieur de ces ensembles. C'est qu'ils partent d'une approche globale, à partir des cellules à la fois physiques et humaines, une approche « de bas en haut », alors que le concept de Vanoise fonctionne en sens inverse « de haut en bas ».

Les géologues nous aideront un peu mieux, sans nous donner toutefois la totalité de la réponse. C'est qu'ils se préoccupent plus de l'histoire géologique de la région, lue en termes de millions d'années, que de son résultat concret. De surcroît, ils utilisent à plaisir un vocabulaire suffisamment abscons pour n'être accessible qu'aux initiés – un travers d'autant plus regrettable qu'ils nous donnent pourtant, à travers les cartes géologiques, des outils de compréhension absolu-

1 - Auto-édition, imprimée par L'Edelweiss à Bourg-St-Maurice.

2 - La remarque reste valable pour les images de couverture. Tandis que Glénat choisit une vue du Mulinet et de la Francesetti, un autre ouvrage, consacré à L'écologie de la Vanoise, opte pour le cirque des Evettes. Des endroits magnifiques, certes, mais hors sujet !

ment exceptionnels. Ce que ces cartes nous disent, c'est que la Vanoise appartient à cette partie de la Zone intra-alpine dite « briançonnaise », prise en sandwich entre une Zone externe à l'ouest (essentiellement formée de massifs cristallins dans le voisinage de la Vanoise) et une Zone interne, ou Zone piémontaise à l'est (faite principalement de schistes lustrés³, à l'exception du massif cristallin du Grand Paradis). Mieux : la Vanoise représente précisément l'avancée la plus septentrionale de cette Zone briançonnaise, la limite se situant pratiquement sur le cours de l'Isère entre Moûtiers et Bourg-St-Maurice⁴.



Cela nous fournit déjà quelques critères d'exclusion : les Grandes Rousses (avec l'Étendard), les aiguilles d'Arves, la majeure partie du massif des Encombres⁵ dépendent de la Zone externe, au même titre que la Vallée des Glaciers, qui relève du massif du Mont-Blanc (massif cristallin externe). On voit donc s'établir une limite occidentale assez nette de Moûtiers au col du Lautaret. Au nord de Moûtiers et de la Tarentaise, la Zone briançonnaise se livre à un chassé-croisé avec une Zone valaisanne caractérisée notamment par les « brèches de Tarentaise » (les faux poudingues de la Pierra Menta), qu'on trouve aussi bien dans le Beaufortain interne que dans le Versoyen, au nord du Petit-Saint-Bernard. Les choses sont beaucoup plus floues au sud et à l'est, où la limite avec la Zone piémontaise ne respecte ni le tracé des vallées, ni celui de la frontière franco-italienne. Au sud, de part et d'autre de la vallée de l'Arc, en Maurienne, il y a effectivement une parenté entre les massifs de Péclel et du Thabor, ou entre ceux de Chasseforêt et d'Ambin. À l'est, les schistes lustrés s'épanouissent aussi bien sur le Charbonnel et Rocciamelone que sur la Sana et le Grand Roc Noir, fixant leur limite sur une ligne Termignon-Val d'Isère. On les retrouve de l'Iseran à la Galise, et plus au nord ils étalent leurs ruines de la Sassièrre à Pierre Pointe et à la Pointe des Mines. Plus au sud, les gneiss du Grand Paradis poussent leur avantage jusqu'au Mulinet, aux Levannas et aux dalles de Tralenta, au-dessus de Bonneval-s-Arc. En somme, la Zone piémontaise s'avance à l'ouest jusqu'à une ligne qui suit la vallée d'Entre-deux-Eaux, le vallon de la Leisse, passe par Val d'Isère et la Grande Sassièrre⁶ pour rejoindre ensuite le Valgrisanche. Il ne demeure donc d'incertitudes que pour la frange méridionale (Thabor-Ambin) et le massif du Ruitor, entre Petit-Saint-Bernard et Valgrisanche, dont la géologie est apparentée à celle du Mont-Pourri.

Restent les critères topographiques et historiques, en vérité les critères « indigènes ». Il faut donc regarder la carte topographique, mais pas celle du CAF/CAI, puisque l'objet de nos désirs se trouve largement 15 kilomètres plus à l'ouest ! C'est précisément le Col de la Vanoise, là où se dresse le refuge homonyme, que dominent les glaciers du même nom, entre les vallons de la Leisse/Entre-deux-Eaux et de Chavière/Pralognan. On a aussi tout près une Aiguille de la Vanoise, qui n'a pas toujours été l'élégante écaïlle calcaire levée au dessus du lac des Vaches : ce nom fut autrefois appliqué à cette Pointe des Encouloires que l'Etat-Major, en son temps, avait déformée en Pointe des Grands-Couloirs, et qu'on connaît maintenant sous le nom de Grande Casse. Et tout cela est orienté vers la localité qui revendique pleinement son appartenance : Pralognan-LA-Vanoise⁷... Il est vrai que l'étymologie du mot *Vanoise* est incertaine : les meilleurs spécialistes savoyards de la question, comme le chanoine Adolphe Gros, n'ont pas été capables d'en donner une analyse

3 - « Principalement » ne voulant pas dire « exclusivement ». Dans le secteur des Évettes, on observe d'importantes sorties de gabbros et de serpentine, par exemple au Pic Regaud ; de même à la Bessanèse. Le chevauchement des schistes lustrés sur les couches sous-jacentes peut s'observer de façon suggestive dans le versant sud de Rocciamelone, avec présence d'une mince inclusion de serpentine au niveau du refuge Città d'Asti, vers 2800 mètres.

4 - Sous réserve d'un débordement limité sur le « versant du soleil » entre Aime et Bourg-St-Maurice.

5 - L'axe principal de ce massif, du Cheval Noir au Grand Coin, s'apparente au flysch des Aiguilles d'Arves. Toutefois, le secteur du Grand Perron et de la Croix des Têtes appartient à la Zone subbriançonnaise. Ce petit massif est donc géologiquement divisé en deux, ce qui peut rendre acceptable le rattachement à la Vanoise « vraie » du Mont du Fût et de la Croix des Têtes...

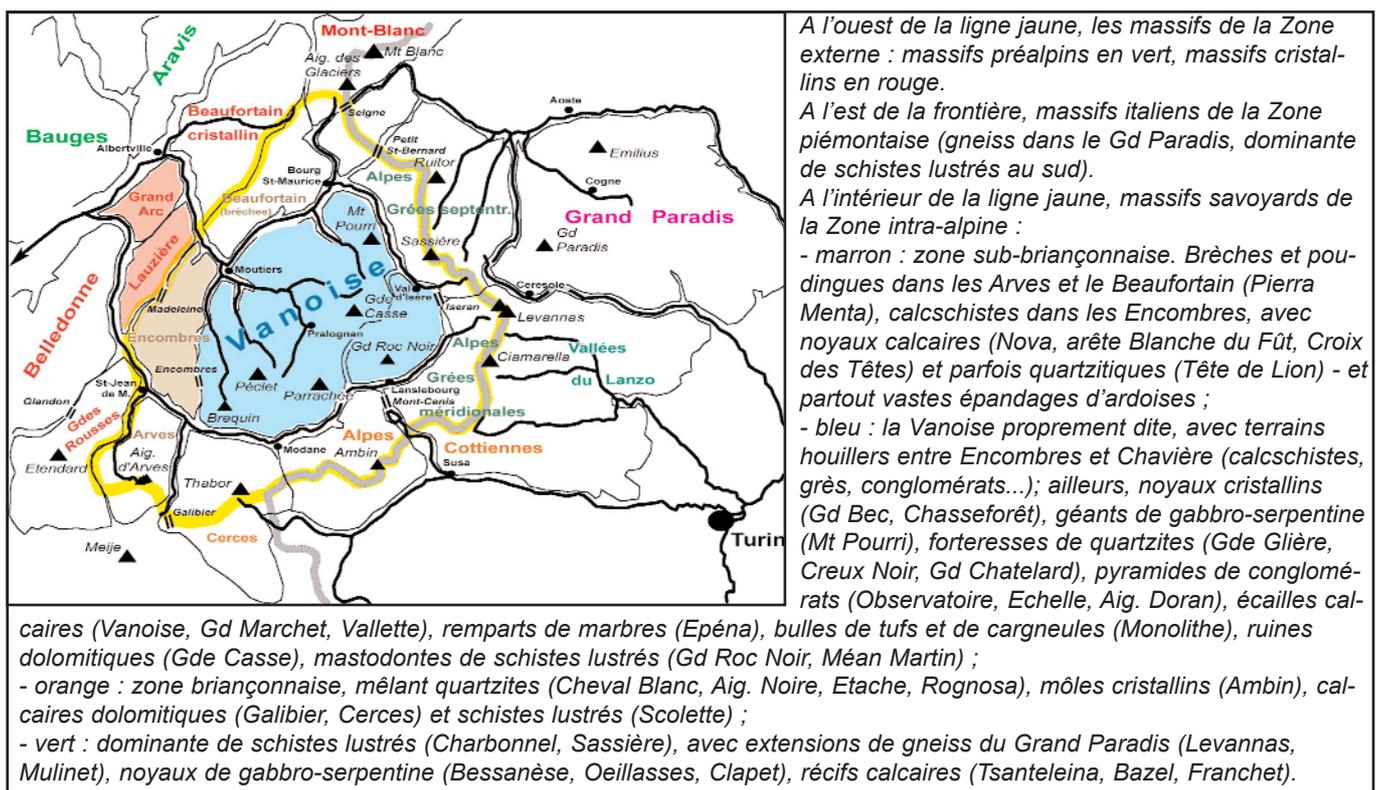
6 - Avec toutefois une étroite enclave de terrains briançonnais dans le secteur Bazel-Tsanteleina, où les calcaires et les brèches ont surnagé.

7 - Auquel fait écho, de l'autre côté du Grand Bec, des Glières et de l'Épéna, Champagny-EN-Vanoise.

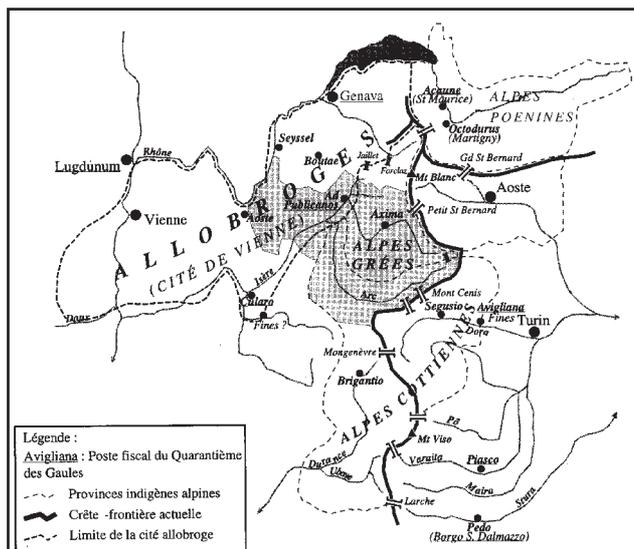
convaincante⁸. Mais le critère topographique est clair : la Vanoise originelle n'est rien d'autre que le passage qui fait communiquer Pralognan, en Tarentaise, et Termignon, en Maurienne, et donc le cercle de montagnes qui s'organise autour de ce nombril - et ce qui s'en écoule : d'une part Doron de Bozel, qui descend vers Moûtiers, auquel on peut rattacher ses affluents (Dorons de Champagny, des Allues et des Bellevilles) ; de l'autre, le Doron de la Leisse, qui s'écoule en direction de Termignon. On obtient alors une définition si étroite que certains auteurs en ont parfois exclu l'ensemble formé du Mont Pourri et de la Sache, au prétexte que la vallée du Ponturin, qui l'isole du reste de la Vanoise, ne dépend pas des Trois Vallées : c'est ainsi que le Guide Leclerc place le Mont Pourri dans les Alpes Grées. On peut néanmoins admettre que la vallée de l'Isère propose une limite topographiquement plus marquée, et que l'on peut attribuer le Pourri à la Vanoise... Cette querelle n'est pas vaine, puisqu'elle a le grand mérite d'indiquer nettement les repères qui font complètement défaut aux usagers actuels : les limites occidentale et orientale, c'est-à-dire le col des Encombres et le col de l'Iseran. Quant aux limites nord et sud, il suffit d'ouvrir n'importe quel dictionnaire : la Vanoise, y lira-t-on, c'est le massif situé « entre l'Arc et l'Isère ». Définition beaucoup trop vague dans le sens est-ouest (puisque cela peut impliquer les Encombres, la Lauzière et le Grand Arc), mais sans ambiguïté dans le sens nord-sud : la Vanoise commence donc rive droite de l'Arc, en Maurienne, et se termine rive gauche de l'Isère, en Tarentaise – et voilà réglés les problèmes laissés en suspens par les géologues.

La combinaison de tous ces critères commande donc de laisser en-dehors de la Vanoise, non seulement les Arves, les Encombres, le Beaufortain ou l'ensemble Chapieux-Versoyen, mais également les massifs d'Ambin et du Thabor, ainsi que l'énorme ensemble situé à cheval sur la crête frontière franco-italienne, du Petit-Saint-Bernard jusqu'au Mont-Cenis. C'est à lui que le guide CAF/CAI applique le qualificatif de Vanoise, sans autre forme de procès. Le hic, c'est qu'on n'est plus du tout « entre l'Arc et l'Isère », sauf pour les Aiguilles Rousses et les Levannas (mais avec une contre-indication géologique), et pas du tout à l'ouest de l'Iseran !

Il est amusant de constater qu'on se croirait revenus à l'époque des extravagances qui mettaient en ces lieux, autrefois, un mythique Mont Iseran de plus de 4000 mètres. Le plus étonnant, c'est que cette énormité survient aujourd'hui dans un document franco-italien, alors que la clé de tout est précisément italienne. Reconnaissons-le : si les Français arrivent à peu près à qualifier les massifs qu'ils détiennent en totalité (comme les Préalpes ou les grands massifs cristallins), ils sont parfaitement nuls pour identifier les ensembles frontaliers, tandis que les Italiens en ont une perception bien plus nette. C'est peut-être simplement parce que ces massifs s'imposent d'entrée de jeu à partir de la plaine du Pô, leur conférant une importance stratégique d'autant plus critique que la frontière (définie seulement en 1860) est plus proche. De la Méditerranée au Mont-Blanc, les Italiens considèrent quatre entités : les Alpes Ligures (de la mer au col de Tende) ; les Alpes Maritimes (du col de Tende au col de Larche, ou plutôt la Maddalena) ; les Alpes Cottiennes (*Cozie*, du col de Larche au col du Mont-Cenis) ; et enfin les Alpes Grées (*Graie*, du col du Mont-Cenis au col de la Seigne). Chaque ensemble se subdivise : les Alpes Cottiennes, par exemple, ont une partie méridionale (Ubaye/Maira), une partie centrale (Queyras/Viso), enfin une partie septentrionale (Mont-Cenis/Ambin) qui nous concerne.



8 - Adolphe Gros, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux de la Savoie*, Imprimeries réunies de Chambéry, 1935.



Ce sont surtout les Alpes Grées qui doivent nous intéresser ici. Elles aussi se subdivisent, avec un bloc oriental qui correspond tout simplement au Grand Paradis, un bloc occidental qui n'est autre que la Vanoise, et un ensemble central partagé en deux, sinon en trois : Alpes Grées méridionales du Mont-Cenis aux sources de l'Isère (arbitrairement reportées sur le Pas du Bouquetin, à l'est des Aiguilles Rousses), Alpes Grées centrales ou septentrionales de là au Petit-Saint-Bernard et à la Seigne. On dispose donc d'appellations qui ont le mérite de la clarté. En privilégiant à l'ouest la notion de Vanoise, à l'est celle de Grand Paradis (comment s'en priver ?), on peut s'offrir le luxe de réserver celle d'Alpes Grées à la crête frontière lue dans sa totalité, des hautes vallées de l'Arc et de l'Isère à la plaine du Pô, en incluant par conséquent les vallées du Lanzo, entre Doire Ripaire et Orco.

Le terme n'était pourtant pas inconnu, qui remonte à l'Antiquité : il y eut à l'époque romaine une province des *Alpi*

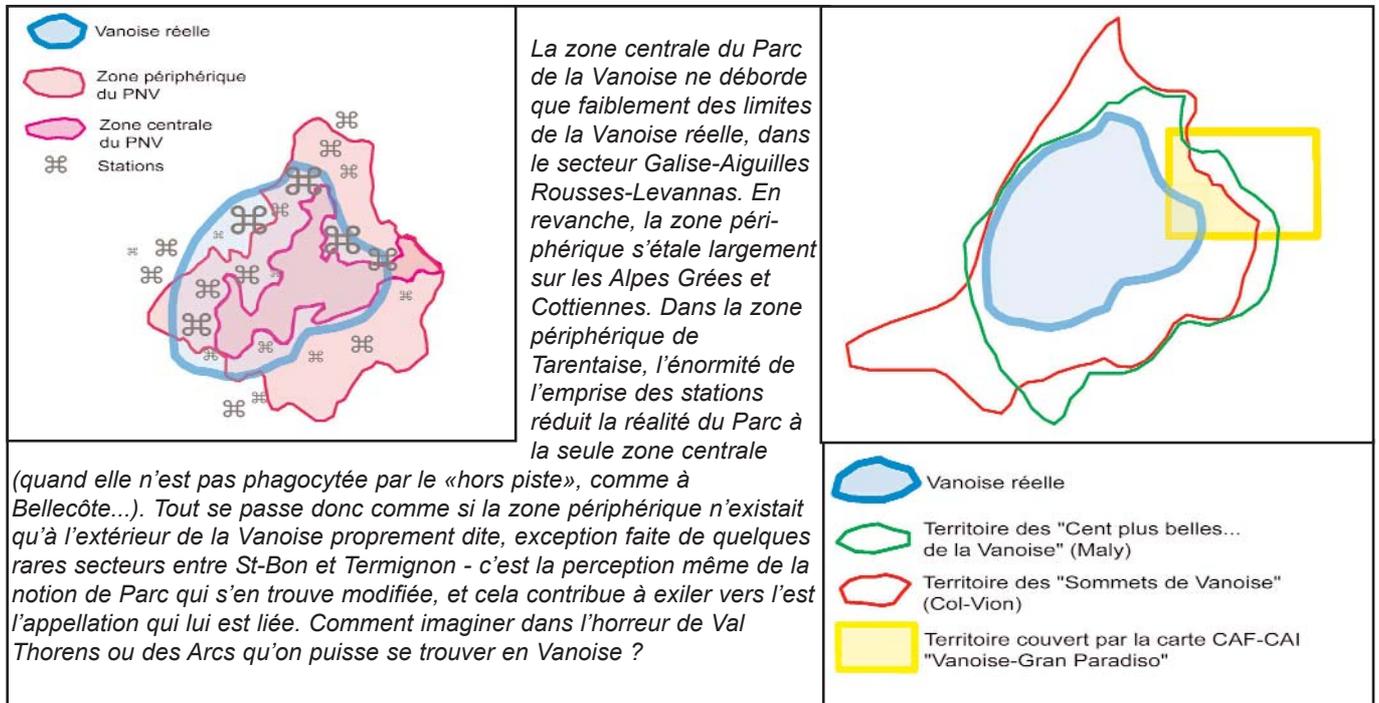
*Graiae*⁹ qui avait pour capitale Moutiers, en Tarentaise – et c'est le nom de la localité la plus élevée du Val Grande di Lanzo, que surplombe la crête du Mezzenile : Forno Alpi Graie. Plus près de nous, l'*Encyclopédie de la montagne*, publiée à partir de 1976, présente pages 110-111 une carte parfaitement limpide. Entretemps, les alpinistes se sont parfois employés à débrouiller l'écheveau, avec plus ou moins de bonheur. Dans l'*Annuaire* du CAF de 1875 (c'est donc le n° 2), on trouve un article de Ferdinand Reymond qui donne de la Vanoise une définition des plus claires : entre l'Arc et l'Isère du sud au nord, et de l'Iseran aux Encombres de l'est à l'ouest. Le premier guide d'alpinisme est celui du commandant Emile Gaillard, publié à partir de 1926. Il élude la question de la toponymie, se contentant de traiter des *Alpes de Savoie* dans leur ensemble, en les subdivisant en une série de petits massifs (une approche très militaire !). Ses successeurs reprennent clairement le qualificatif d'Alpes Grées : c'est le cas dans le guide *Maurienne-Tarentaise* de Jeanne et Bernard Leclerc (Lyon, 1949), qui l'utilisent à propos de la Grande Casse, du Mont Pourri, de Chasseforêt et de la Sassièrè. Ils sont les premiers à associer la Vanoise aux Alpes Grées frontalières, la séparation étant indiquée par la division en deux tomes, à défaut d'un titre explicite (on pourra leur faire reproche de traiter d'autre chose que ce que leur titre annonce, puisqu'ils ne couvrent qu'une partie de la Maurienne et de la Tarentaise !...). Enfin, c'est encore le cas pour le guide *Randonnées et ascensions* du CAF de Chambéry, consacré à la seule Maurienne, paru en deux volumes en 1973 et 1975 : le premier tome (Haute Maurienne) reprend le terme d'Alpes Grées méridionales (non sans déborder sur les Cottiniennes au sud du Mont-Cenis...).

Le mystère de l'évaporation de ce concept trouve sans doute une grande partie de son explication dans les effets de la création du Parc national de la Vanoise, entre 1963 et 1965. Si la zone centrale initiale se trouve effectivement sur le massif homonyme, la majeure partie de la zone périphérique s'étend sur les Alpes Grées et Cottiniennes, sans qu'on ait jugé utile de faire la différence. Question d'approche : ni géographique, ni évidemment alpinistique, mais plutôt technocratique ou environnementaliste (comme pour le Mercantour). La dérive a rapidement été contagieuse. L'apparition du Parc a incidemment mis en évidence l'énormité de la lacune documentaire relative à la Vanoise de l'alpiniste : le guide Leclerc était déjà obsolète (et faiblement utilisable, à vrai dire), et celui du CAF de Chambéry strictement centré sur la seule Maurienne. Il n'existait rien de sérieux pour la Tarentaise. Quant à l'ouvrage de présentation du Parc, il se contentait d'un article de Félix Germain qui brossait de l'alpinisme en Vanoise un tableau complètement déphasé, au moment où toute une génération de grimpeurs talentueux et pleins d'appétit¹⁰ allaient découvrir que le rocher existait aussi autour d'eux, autrement que sous forme de pierriers !

9 - Sous Dioclétien, au IIIe siècle, la Tarentaise est rattachée aux Alpes Grées & Pennines, tandis que la Maurienne est attribuée aux Alpes Cottiniennes. La carte ci-contre, due à Henri Barthélémy, est tirée de *La Savoie gallo-romaine*, ouvrage édité en 1997 par la Société Savoisiennne d'Histoire et d'Archéologie.

10 - Le promoteur de ce renouveau est le Mauriennais Michel Pasquier, qui aborde le monolithe de Sardières et la Croix des Têtes dès 1957, avant de signer sur l'Aiguille de la Vanoise deux lignes magnifiques en 1963 et 1965. À Pralognan, c'est l'œuvre de guides comme Jean-Paul Vion, Jean Pettex, les frères Tomio ou Maurice Ravoire. À Val d'Isère, Jacques Dupont et Albert Bozon « découvrent » en 1970 la paroi de Bazel. Cependant, les plus belles pièces échappent aux « locaux » : René Desmason et André Bertrand s'octroient la face nord directe de l'Aiguille de la Vanoise en 1964, et la face nord de l'Épéna est pendant plusieurs années une exclusivité genevoise, avec Bernard Voltolini et Jean Rod en première ligne. Il est significatif que ce bref inventaire, borné aux années 1957-1970, débordé les strictes limites géographiques de la Vanoise ! Le renouvellement n'est évidemment pas limité aux années 70 : les vingt dernières années apportent un supplément de choix, sous l'impulsion d'autres grimpeurs, guides ou amateurs. Aujourd'hui, la Vanoise n'est plus du tout un massif « secondaire » pour les ascensions rocheuses.

Le terrain était donc à prendre. Il faillit l'être par un Lyonnais, Michel Molin, qui usa littéralement sa vie à peaufiner deux volumes, l'un consacré au *Massif de la Vanoise*, l'autre à *La crête frontière franco-italienne*. Il reprenait donc la division déjà utilisée par le couple Leclerc, mais cette fois en officialisant l'appellation de Vanoise, enfin installée dans ses meubles. Le malheur veut que le travail – gigantesque – de Michel Molin n'aboutît jamais, butant sur d'insurmontables problèmes de publication, et aussi sur l'incompréhension du monde alpin (il faut dire que les traits de caractère de l'intéressé ne rendaient pas les choses faciles). C'était pourtant une œuvre d'une rare qualité. Le pire est qu'elle a disparu à jamais, puisque la totalité de ses archives ont été détruites par ses proches dans les jours qui ont suivi son décès. Trente années d'une passion dévorante, d'espoirs impossibles et d'un travail monacal, réduits en cendres en quelques secondes...



Le créneau fut donc occupé par d'autres, de façon quasi simultanée. En 1975, le guide de Courchevel Raymond Roux fit paraître un petit ouvrage intitulé *Courses dans le massif de la Vanoise*¹¹. C'était une sélection, permettant de faire un premier bilan de renouvellement spectaculaire qui venait de se produire sur le terrain des voies rocheuses en l'espace de 15 ans. Cela l'avait conduit à aller un peu au-delà des limites strictes de la Vanoise, mais de façon logique et explicite. L'ouvrage reposait sur le découpage utilisé en 1926 par Gaillard, avec 15 sous-groupes. 11 coïncidaient avec la Vanoise réelle, les quatre autres débordant sur la chaîne frontière (Tsanteleina-Bazel-Galise), le Beaufortain, les Encombres et... le Grand Paradis. Sauf pour ce dernier, les extensions étaient justifiées par la volonté de présenter les nouveaux terrains d'escalade de Bazel, du Beaufortain méridional ou de la Croix des Têtes. C'était une première dilatation des limites de la Vanoise¹², qu'il eût été aisé de justifier par un léger complément du titre.

C'est vraiment en 1976 que la grenouille Vanoise s'est faite bœuf, avec la parution chez Denoël du quatrième volume des *Cent plus belles...* de Gaston Rébuffat, sous la signature de Charles Maly. Cette fois, 40 % des destinations proposées étaient au-delà des limites réelles de la Vanoise, en allant parfois fort loin : on y trouve le Mont Thabor, la Paroi des Militaires, la Tour Germaine, ainsi que les vallées du Lanzo ou les Encombres (Mont du Fût, en plus de la Croix des Têtes). Curieusement, si Maly s'était autorisé à franchir vaillamment la vallée de l'Arc, il s'était interdit de traverser l'Isère en direction du Beaufortain. Ce scrupule trouve son explication dans le fait que Maly n'avait pas la même approche que Roux : celui-ci avait œuvré en guide et en alpiniste. Avec Maly, en qui l'écrivain ne s'était pas encore vraiment découvert, on avait un guide d'alpinisme qui n'était pas réalisé par un alpiniste, ce que lui-même reconnaissait avec beaucoup de franchise. Charles Maly était chef de secteur du Parc national pour la Maurienne, et sa perception de la Vanoise était tout simplement institutionnelle. L'extension du label PNV au sud de l'Arc autorisait la transgression. Le Beaufortain, privé du précieux emblème, était exclu.

L'ennui, c'est que le laxisme géographique n'était ni signalé, ni expliqué, ni justifié, et que, ici comme ailleurs, la prime est allée vers le succès commercial. Ce n'est pas injurieux à la mémoire de Charles Maly, récemment disparu, de dire que les *Cent plus belles... de la Vanoise* est un ouvrage totalement raté qui a connu un grand succès. C'est un fait. Et, ayant étouffé Roux et Molin, ce livre allait régner sans partage pendant près de 15 ans, au point de brouiller définitivement les repères et d'imposer une re-définition des territoires liés à la poule savoyarde. La Vanoise est alors devenue un

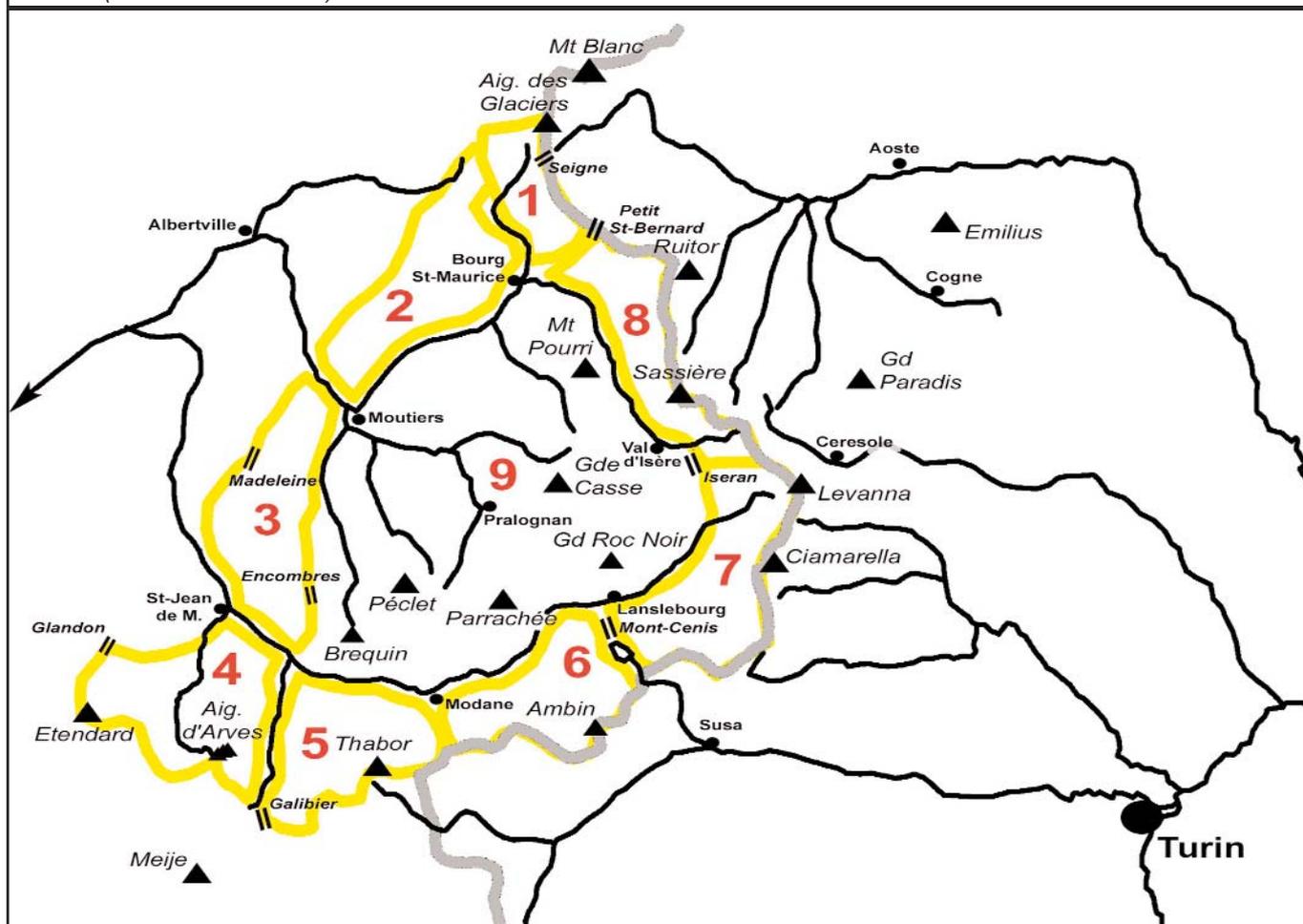
11- Aux Imprimeries réunies de Chambéry.

12 - Admissible pour Bazel et la Croix des Têtes du strict point de vue géologique, faute de critère topographique satisfaisant.

ensemble aux limites floues, correspondant au champ d'action d'une administration établie à Chambéry, et repérable non plus à son histoire, à sa topographie ou à sa géologie, mais à son logo. De leur côté les bureaux de guides, fonctionnant tout naturellement à cheval sur leurs vallées, reconstituent spontanément l'unité de leurs cellules (Tarentaise, Maurienne), sans trop se formaliser de ces imprécisions topographiques. Saluons néanmoins l'effort de Patrick Col, dans les petits guides auto-édités qu'il a récemment consacrés à la Maurienne, où il fait apparaître une appellation différenciée des massifs concernés (dans l'esprit du guide CAF de 1973-75). Même chose finalement chez Deslandes-Merel, même si le titre principal (*Le topo de la Vanoise*) a un aspect passablement dominateur. On notera quand même que la Vanoise telle qu'ils la décrivent à l'ouest de l'Isère correspond de très près à la définition traditionnelle de celle-ci.

Du coup, on pourra trouver un peu dommage que le même Patrick Col et Bernard Vion aient laissé passer l'occasion, dans la dernière parution de Glénat, de remettre les choses à leur place. Ceci d'autant plus que la dilatation a encore gagné du terrain, puisqu'on s'avance jusqu'aux Grandes Rousses (l'Étendard), aux Arves (avec la Centrale), aux Cerces (l'aiguille Noire) et au Mont-Blanc (l'aiguille des Glaciers, avec des justifications que je me garderai de démentir !). Dans la vision d'un champ d'action, et non plus simplement d'un massif, ces extensions n'ont rien d'absurde. De plus, elles permettent de sortir de leur isolement des régions au patrimoine génétique désavantageux : que faire des Encombres, si on ne leur trouve pas une adresse de rattachement ? Quel destin pour les Cottiennes ? Et comment faire l'impasse sur la réelle parenté entre les Grées frontalières et la Vanoise, par-delà les singularités géologiques ? Mais encore faut-il le dire ! Il existe un concept aussi simple que fédérateur, déjà suggéré par Gaillard : celui des *Grandes Alpes de Savoie*, auquel on peut accoler celui de Vanoise, puisqu'il en est le cœur (et l'âme...). *Sommets de Vanoise et des Grandes Alpes de Savoie* : un peu long, peut-être, mais qui résout tous les problèmes, permet de s'offrir le luxe d'une introduction en précisant le contenu, tout en scellant leur unité au cœur de cette Savoie qu'on oublie trop souvent de nommer. À moins de préférer :

- | | |
|---|---|
| 1 : Vallée des Glaciers et Versoyen
(Aig. des Glaciers / 3816 m) | 6 : Scolette, Ambin
(Aig. de Scolette / 3506 m) |
| 2 : Beaufortain intérieur
(Roignais / 2995 m) | 7 : Alpes Grées méridionales
(Charbonnel / 3752 m) |
| 3 : Encombres
(Cheval Noir / 2832 m) | 8 : Alpes Grées septentrionales
(Gde Sassièrre / 3747 m) |
| 4 : Aiguilles d'Arves & Etendard (bassin de l'Arvan)
(Aig. d'Arves méridionale / 3514 m) | 9 : Vanoise
(Gde Casse / 3855 m) |
| 5 : Thabor, Galibier, Cerces
(Gd Galibier / 3228 m) | |



la Vanoise et sa périphérie (pas bien beau)... *La Vanoise et les Alpes Grées* (à condition de réduire le champ)... *Vanoise et massifs commensaux* (Waaaf !)... On n'ira pas jusqu'à suggérer *L'Oberland savoyard*, malgré la justesse de la référence, puisque cet ensemble regroupe quelque 300 sommets d'intérêt alpin, avec la plus forte altitude moyenne de toutes les Alpes françaises... Une chose est sûre : ce n'est pas avec le guide CAF/CAI que la Vanoise retrouvera son latin. Alors, vite, par pitié, avant que les vessies ne deviennent définitivement des lanternes, qu'on corrige cette énormité !